

# Entre Bagnes et Hérémence : une nouvelle variante à la Haute-Route

Autor(en): **Murz, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski**

Band (Jahr): **24-25 (1929)**

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-541686>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Entre Bagnes et Hérémence.

### Une nouvelle variante à la Haute-Route <sup>1)</sup>

Depuis la guerre, les Alpes valaisannes semblent sortir peu à peu de leur sommeil hivernal et la Haute-Route est maintenant suivie chaque hiver par quelques caravanes. Elle ne connaîtra jamais la vogue de l'Oberland bernois où l'on accède confortablement en train à 3500 m et où cols et glaciers s'ouvrent largement aux skieurs. Non. La *High Level* est faite pour les montagnards, beaucoup plus que pour les sportsmen qui hantent l'Oberland; car les Pennines sont moins avenantes, moins accessibles, plus tourmentées, et la route qui les traverse est elle-même plus compliquée.

A partir de Chanrion, l'itinéraire classique est généralement observé et conduit en une seule et forte journée à Schönbühl ou à Zermatt. Malheureusement, l'accès à Chanrion n'est pas exempt de dangers et c'est ce qui explique les nombreuses variantes inventées pour y parvenir.

L'itinéraire classique part de Bourg St-Pierre et franchit le Col de Sonadon (3489 m). J'ai raconté ici même <sup>2)</sup> comment la caravane du Prof. Roget ouvrit cette voie aux skieurs en janvier 1911.

Quelques jours plus tard, cette route fut corrigée et améliorée par la caravane du Dr Kœnig (Genève) qui, gravissant le Grand Combin en route, monta tout naturellement au Plateau du Couloir, au lieu de traverser le «Col du Déjeuner» et la paroi de Sonadon comme nous l'avions fait. <sup>3)</sup>

Depuis lors, bien des skieurs ont couché à Valsorey pour suivre cette voie, et gagner Chanrion après une belle descente sur le glacier du Mont Durand. Mais cette première étape est la moins sympathique de toutes et elle n'a pas grande chance de devenir classique, comme elle l'est en été. Les skieurs modernes sont difficiles: ils s'achoppent à cette rude grimpe du Col de Sonadon et ce terrain plutôt scabreux les détourne le plus souvent du Val d'Entremont pour les faire entrer

<sup>1)</sup> Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici qu'elle est cette Haute-Route, la *High Level Road* inaugurée par les alpinistes anglais en 1861. Elle conduit de Chamonix à Zermatt par les cols d'Argentière, des Planards, de Sonadon, du Petit Mont Collon, du Mont Brulé et de Valpelline. Le premier de ces cols ne vaut rien pour le ski, le second n'est pas intéressant: c'est pourquoi la route hivernale les évite et commence généralement à Bourg St-Pierre ou à Chanrion. Pour l'historique de cette route en hiver, voir *Ski*, VII, p. 90 sq.

<sup>2)</sup> *Ski*, VII, pp. 90—101: *De Bourg St-Pierre à Zermatt, par la Haute-Route*.

<sup>3)</sup> *Alpine Ski Club Annual*, 1911, 56.

directement dans celui de Bagnes et rejoindre la Haute-Route à Chanrion <sup>1)</sup>.

Bien avant nous, en février 1903 déjà, Helbling et Reichert étaient arrivés à Chanrion, venant de Panossière par une voie beaucoup plus scabreuse qui franchit les Mulets de Chessette au sud du Tournelon Blanc <sup>2)</sup>.

Cet itinéraire n'était du reste qu'un accroc à leur programme. Arrivés à Panossière, ils comptaient traverser le Col du Meitin pour gagner Valsorey et passer ensuite sur Chanrion. Le terrain peu propice les fit changer d'idée, mais ce ne fut que pour tomber de Charybde en Scylla, car le Col du Tournelon Blanc est un affreux casse-cou en hiver <sup>3)</sup>.

La plupart de ceux qui vont rallier la Haute-Route à Chanrion s'y rendent généralement par le talweg de la vallée de Bagnes. Jusqu'à Lourtier cette vallée est large et riante, puis elle se rétrécit et à Mauvoisin (nom suggestif!) elle devient une gorge de réputation exécrationnelle, dans laquelle on ne peut se risquer que par des conditions exceptionnelles, tant le danger des avalanches latérales est menaçant. De toutes les voies d'accès à Chanrion, celle-ci est certainement la plus dangereuse et la plus monotone — et pourtant c'est la plus naturelle et la plus fréquentée.

On est aussi parvenu à Chanrion depuis Ollomont (Valpelline) par la Fenêtre de Durand (2786 m) et, pour les Italiens, c'est évidemment l'itinéraire le plus direct.

En cas de mauvais temps, c'est également la seule voie de retraite à peu près sûre.

Les quatre itinéraires que nous venons de passer brièvement en revue sont tracés et numérotés sur la carte du *Walliserskiführer I* <sup>4)</sup> et commentés dans le texte. Le premier (54-6) est classique en été, mais scabreux en hiver; le deuxième (74) est à rejeter en toutes occasions; le troisième (75) est long, dangereux et monotone; enfin le quatrième

---

<sup>1)</sup> Combinée (c'est le cas de le dire!) avec l'ascension du Grand Combin, cette traversée est pourtant fort attrayante, surtout depuis la transformation de Valsorey en palace moderne. Il faut naturellement abandonner ses skis au Plateau du Couloir, monter au Combin de Valsorey, passer ensuite au point culminant et revenir par le même itinéraire. De là, en une demi-heure on arrive au Col de Sonadon et une belle descente conduit au glacier d'Otemma, d'où la cabane de Chanrion est en vue.

<sup>2)</sup> *Ski*, I, 67 sq.; *Alpina*, 1903, 207. — Ce passage est appelé Col du Tournelon Blanc (3600 m env.) et s'ouvre entre le sommet du même nom et les Mulets de la Liaz de l'A. S.

<sup>3)</sup> Et pourtant, je vois qu'en avril 1914 Henning et consorts y passèrent également après leur première hivernale au Combin de Corbassière. Mais, comme Helbling, ils conjurent leurs lecteurs de ne pas les imiter (*Zeitschrift des DÖAV*, 1917, 90).

<sup>4)</sup> *Guide du Skieur dans les Alpes Valaisannes (Walliserskiführer)* vol. I. (du Col de Balme au Col Collon), publié par le C. A. S., Berne 1924.

(93-6) est à peu près sûr mais n'entre guère en considération que pour les Italiens venant d'Aoste.

\* \* \*

La nouvelle variante dont je veux parler ici suit un chemin détourné sans doute, mais qui évite complètement le dangereux cañon de la vallée de Bagnes (où la vue est du reste nulle) et remplace avantageusement cette voie monotone par la traversée des hauts plateaux situés entre Bagnes et Hérémenche, où la vue est immense et le danger réduit au minimum. Depuis la construction de la cabane du Mont Fort (en 1925) par la section Jaman du C. A. S., cette traversée est devenue fort agréable.

Dans le vol. I du *Walliserskiführer* (p. 48) j'avais déjà esquissé un itinéraire entre Bagnes et Hérémenche en me basant sur les indications du guide Maurice Bruchez de Bruson. En 1926, lors du cours de ski alpin des skieurs romands, à la cabane du Mont Fort, ceux qui ne s'étaient pas laissés décourager par la formidable chute de neige, avaient été récompensés et réussirent la traversée à la cabane des Dix. Malheureusement ils s'engagèrent au dernier moment sur la voie d'été, un affreux raidillon, et je comprends fort bien que ce trajet final leur ait laissé un vilain souvenir... Cette année enfin (1929), à la suite du second cours à la cabane du Mont Fort, j'ai pu mettre à exécution mon projet initial et me joindre à une caravane de skieurs genevois et vaudois en route pour Zermatt. Nous avons suivi l'itinéraire ouvert par Bruchez, mais nous l'avons sensiblement amélioré à l'endroit précis où il devenait scabreux et antipathique.

Le 20 février, vers 10 h. du matin, tous les participants au cours étaient réunis sur le Col de Louvie. Tandis que les deux tiers descendaient sur Cleuson et Nendaz, conformément au programme, une dizaine d'entre nous passions les Cols de Cleuson et de Severeu pour aller coucher à la cabane des Dix. Mais je n'ai pas l'intention d'habiller ma prose et de chanter la splendeur des paysages rencontrés durant cette traversée. Je désire simplement préciser l'itinéraire suivi et donner aux skieurs que tenterait cette variante tous les renseignements utiles, en attendant de pouvoir le faire dans une nouvelle édition du *Walliserskiführer*. Voici donc quelques notes pratiques.

De Sembrancher (ligne Martigny-Orsières) un autocar conduit en une demi-heure à Villette (824 m, Bagnes). Pour une dizaine de francs on obtient un mulet (traîneau) qui transporte les skis et les sacs au nouvel hôtel-pension de la Rosa-blanche à Mondzeur (ou Montjeur, 1430 m env.), tenu par Maurice Besson, gardien de la cabane du Mont Fort (1 h.  $\frac{1}{4}$

depuis Vilette). Cet hôtel est ouvert toute l'année et l'on peut y commander d'avance un lunch par téléphone.

De là, en combinant les itinéraires (105) et (110) du *Walliserskiführer*, on monte à la cabane. Les indigènes préfèrent parfois éviter le talweg de la combe de Médran pour passer au Vacheret (2196 m) et traverser l'arête sud-ouest du Mont Gelé immédiatement à l'est du P. 2452. Ces deux routes se valent. Du P. 2452, la cabane est visible sur le promontoire coté 2465, dominant les immenses champs de neige de la Chaux. Compter 3 h.  $\frac{1}{2}$  de Montjeur à la cabane, très confortable.

Le lendemain, on suit la route 114. En 1 h. 20 on arrive au Col de la Chaux (3050 m env.) ouvert au haut du glacier du même nom, entre le Bec des Rosses et l'épaule du Mont Fort. Ici, il vaut la peine d'enlever les peaux de phoques pour jouir pleinement d'une belle descente de 350 m environ qui vous porte d'un trait au pied du Col de Louvie <sup>1)</sup>. On laisse celui-ci (du reste invisible) à main gauche, car il conduirait trop bas sur le Grand Désert, et l'on remonte une combe qui débouche immédiatement à l'est du P. 2872 sur la crête dite Rochers de Momin. Après un court trajet horizontal, on tourne progressivement à gauche pour aboutir au *faux* Col de Louvie (2960 m env.) qui s'ouvre exactement de plain pied sur le Grand Désert (1 h.  $\frac{1}{4}$  depuis le Col de la Chaux). De là, une marche quasi-horizontale conduit en un quart d'heure au Col de Cleuson, d'où l'on découvre la combe de Severeu et le col du même nom.

L'A. S. est très fantaisiste dans toute cette région. Ainsi le versant sud du Col de Cleuson plonge brusquement dans la combe de Severeu et la pente est si raide qu'elle se dérobe à vos pieds. Si la neige n'est pas parfaite, il est préférable d'enlever les skis pour descendre directement à pied une soixantaine de mètres et chausser les planches au bas de la pente. Avant de gagner le petit glacier de Severeu (route 120) il y a encore une pente raide à traverser. Une fois sur le glacier, on monte en ski et sans la moindre difficulté au Col de Severeu (1 h. depuis le Col de Cleuson).

*L'A. S. indique ce col comme entièrement rocheux, alors qu'il est entièrement neigeux sur les deux versants. Par de bonnes conditions on peut le traverser sans enlever ses skis.*

Avant de continuer notre route, je me permettrai d'ouvrir ici une courte parenthèse et de risquer une suggestion. Impressionné par le versant sud du Col de Cleuson et par les pentes conduisant au glacier de Severeu, j'ai cherché s'il n'y avait pas moyen d'éviter ce passage — et voilà que ma foi

<sup>1)</sup> Belle vue à droite sur le massif du Combin, dirait Baedeker.

naïve a été récompensée! Là, vis-à-vis, s'étire la crête dite Rochers de la Rionde, dont l'un des sommets cote 3097. A 200 m environ au NE de ce rocher, s'ouvre un col caractéristique (3070 m env.) qui domine un large couloir neigeux, beaucoup moins dangereux que la pente du Col de Cleuson. Une *rutschée* d'une centaine de mètres et l'on peut chausser ses skis pour passer directement dans la combe du glacier de Severeu. Or l'autre versant de ce col (que j'appellerai *Col de la Rionde*) est très facile: on doit pouvoir y arriver du P. 2872 par une marche légèrement ascendante en moins d'une demi-heure, sans passer le Col de Louvie. C'est donc un passage plus court et plus facile que le Col de Cleuson: il évite le détour par le Grand Désert et je crois pouvoir le recommander comme la voie la plus directe et la plus sûre — sinon la plus belle, car le paysage est certainement plus beau sur le Grand Désert. On passe par le *d* de R. de la Rionde A. S.

Fermons la parenthèse. Nous voici donc sur le Col de Severeu qui, non seulement est mal dessiné, mais encore mal situé dans A. S. C'est une selle neigeuse ouverte *au nord* (et non pas au sud) du P. 3201 et dont l'altitude est d'environ 3180 m. Il domine directement le glacier des Ecoulaies d'une pente d'environ 200 m. Cette pente est très raide, au début surtout, et peut être dangereuse si les conditions ne sont pas favorables. Néanmoins la plupart d'entre nous descendîmes en slalom du haut en bas sur une neige poudreuse et régulière. En quelques minutes on arrive à la moraine gauche du glacier des Ecoulaies, en face des sombres Rochers du Bouc, dans un cirque attrayant et qui mériterait également d'être visité.

Nous fîmes sur cette moraine une longue sieste, en partie je crois pour digérer l'impression de la pente que nous venions de parcourir, laquelle est décidément raide. Durant cette sieste, je me permettrai d'ouvrir une seconde parenthèse et de risquer de nouvelles suggestions, soit deux variantes à ma propre variante.

Ceux qui passent du Col de Louvie au Col de Cleuson, à travers le Grand Désert, seront naturellement tentés par la Rosablancche qui trône juste au-dessus. Nous l'avions «gravie» deux jours avant, en moins d'une heure. Ici aussi, la carte porte une grave erreur: on passe en ski sans transition, sans le moindre effort et presque sans s'en apercevoir, du haut du Grand Désert (P. 2916) aux névés supérieurs du glacier de Praffleuri et, tout en montant, on se demande où devraient passer toutes les courbes bleues tracées sur la carte à cet endroit et où s'est écroulé le banc rocheux qui — toujours d'après la carte — relie la Rosablancche au Petit Mont Calme...???

C'est une énigme, mais en même temps une constatation réjouissante: on monte ainsi, le plus facilement du monde,

jusqu'à une trentaine de mètres au NE du sommet, dont le piton terminal (3341 m) se gravit alors à pied, en quelques minutes et sans crampons <sup>1)</sup>).

Une fois sur la Rosablanche, vous n'allez pas revenir au Col de Cleuson. Deux itinéraires s'offrent à votre choix pour rejoindre la route initiale. L'un fut suivi plusieurs fois à la montrée par des skieurs. En sens inverse, il consiste à descendre l'arête sud jusqu'à la selle évasée qui marque l'origine du glacier de Mourti : c'est une varappe ennuyeuse avec les skis en bandouillère. Ensuite, comme la carte l'indique fort bien, il n'y a qu'à se laisser glisser jusqu'au pied du glacier des Ecoulaies. L'autre itinéraire n'a, je crois, jamais été tenté, mais semble également possible et peut être plus agréable : ce serait de suivre la route 131 jusqu'à 3000 mètres environ, pour quitter la rive droite du glacier de Prafleuri et gagner la large selle ou verte au SW du Mont Blava. Le versant sud de cette selle est raide, mais il est semé de blocs rocheux, ce qui diminue le danger d'avalanche. A tout considérer, cet itinéraire semble le meilleur et le moins dangereux de toutes les variantes.

Fermons cette seconde parenthèse et continuons notre route. Une agréable glissade conduit en quelques minutes au pied du glacier des Ecoulaies (P. 2592). Lorsque les conditions de neige sont assez bonnes pour franchir sans encombre le Col de Severeu, elles permettront généralement d'éviter la descente sur la Barme (route 129) et de spéculer à mi-côte, directement vers l'alpage de Liappey. Toutefois, comme nous avons pu le constater ce jour-là (20. II. 29), la traversée à 2500 m environ au pied NE des Rochers du Bouc est dangereuse lorsque la neige n'est pas favorable <sup>2)</sup>).

Plus loin, les pentes s'adoucissent et l'on traverse l'alpage de Liappey très confortablement. Le jeune porteur qui nous «accompagnait» soit-disant, mais qui marchait généralement un kilomètre en avant, semblait aveuglément lié à l'itinéraire suivi trois ans auparavant par son père et lui. De l'alpage de Liappey, par une marche de flanc légèrement ascendante, il

---

<sup>1)</sup> Le tracé 114 de ma carte doit être corrigé dans ce sens. Actuellement, je n'arrive pas à comprendre pourquoi, en janvier 1920, Crettez et moi avons escaladé l'arête rocheuse de la Rosablanche au lieu de suivre la voie ouverte à nos skis. Il est vrai que nous n'avions passé ni le vrai ni le *faux* Col de Louvie, mais une selle plus au sud encore, dominant directement le plateau du Col de Cleuson. De ce col *archi-faux*, on ne voit pas la facile montée au sommet par le nord et, du reste, je me fiais à la carte qui nous opposait le fameux banc rocheux : un mythe qui doit disparaître à tout jamais !

<sup>2)</sup> Celle-ci affectait une texture qui semble particulière à cet hiver 1929 et due probablement aux grands froids : parfaite à la surface, elle s'effondrait brusquement par endroits et trahissait des poches d'air où l'on disparaissait jusqu'à la ceinture. C'est la neige la plus traître et la plus perfide que j'aie rencontrée en montagne. Dans ce cas, il est naturellement préférable de descendre sur la Barme pour rejoindre le talweg du Val des Dix.

voulait nous faire traverser la langue (topographique) du glacier de Lendarey et écharper les atroces pentes qui le dominant à l'est pour déboucher sur l'ancien emplacement de la cabane des Dix.

A cette idée téméraire j'opposai un formel veto: le moment était enfin venu de voir si, oui ou non, on pouvait forcer en ski la gorge du torrent issu du glacier de Seilon (la Dixence). Cet instant, je l'attendais depuis des années et j'eus la grande joie de voir mes prévisions se réaliser au delà de toute espérance. De l'alpage de Liappey, la gorge semble tout à fait infranchissable, mais il faut tenir compte des coulisses où le regard ne plonge pas. Au reste, j'étais absolument décidé à descendre par le talweg à Hérémente si la gorge se révélait infranchissable.

Arrivés à l'entrée de cette gorge à 14 h. 40 et tandis que nous cassions la croûte, le porteur s'offrit spontanément à explorer le passage. Vingt minutes plus tard, il rentrait triomphant, en nous annonçant que tout était pour le mieux.

Et, de fait, la traversée de ce défilé est d'une simplicité enfantine: avec les peaux de phoques on y monte directement sur une neige soufflée et durcie par le courant d'air qui la balaie matin et soir. Un quart d'heure plus tard on débouche comme par enchantement dans la combe morainique du glacier de Seilon <sup>1)</sup>.

Le glacier de Seilon s'est retiré au point, qu'après être sorti du défilé, il faut encore vingt bonnes minutes pour l'atteindre. On se hisse directement sur son gros dos après avoir suivi le talweg sans erreur possible. Nous savions que la cabane des Dix avait été déplacée en octobre 1928 et qu'elle se dressait maintenant quelque part au pied de la Tête Noire, à une heure environ de l'emplacement primitif et sur cette même rive gauche du glacier de Seilon.

Parallèlement à cette rive, on remonte le glacier et, au dernier moment, on découvre le refuge qui se profile à gauche (sud), au-dessous de la Tête Noire. On quitte le glacier (quelques crevasses marginales) juste avant d'y arriver <sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> A cette heure, la gorge est déjà plongée dans l'ombre, mais les pentes de la rive droite sont encore en plein soleil. Nous n'avons pas vu ni entendu le moindre glissement, mais en cas de neige fraîche, il y aurait évidemment danger d'avalanche de ce côté-là. Ce danger est beaucoup moins réel que sur l'ancien itinéraire. On pourrait du reste l'éliminer presque complètement en passant la gorge plus tard dans la journée. En toutes circonstances le danger est purement objectif et menace sur une distance de 300 m à peine.

<sup>2)</sup> Elle occupe le sommet d'un monticule gazonné (2940 m env.) dominé par la Tête noire, à peu près au *n* de ce nom dans A. S. On y parvient en deux petites heures depuis l'alpe de Seilon par la gorge et le glacier du même nom. Inutile de dire que ce nouvel emplacement est infiniment préférable à l'ancien.



Le lendemain, le gros de notre troupe franchit le Col de Riedmatten (2916 m) pour descendre à Arolla, tandis que trois autres collègues pointaient leurs skis vers la Luette (3544 m). Cette traversée du Col de Riedmatten est beaucoup plus désagréable que je me l'étais figurée et je ne puis guère la recommander qu'en toute nécessité. Nous parvînmes en ski en moins d'une demi-heure au Col de Tsenarefien (2970 m env.), large selle ouverte entre le P. 2987 et le Tsenarefien lui-même. La carte est complètement fautive à cet endroit et l'on arrive sur ce col sans la moindre difficulté. Malheureusement les couloirs un peu raides du versant opposé (E) me découragèrent un peu vite et nous abandonnâmes ce premier projet sans même essayer la descente.

Il nous fallut près d'une heure pour monter le rapide couloir du versant ouest où la neige était très profonde et le versant opposé est si raide que nous dûmes *rutscher* 150 m avant de pouvoir chausser nos skis. Le versant E du Pas de Chèvres est plus favorable et je crois bien que c'est encore le meilleur passage, quitte à dérouler la corde pour hisser ses skis.

La variante méridionale de ma route 138, qui passe par Tsidjiornove (Chésièreneuve), doit être évitée à la descente sur Arolla. La seule belle glissade est celle qui passe au nord, par les mayens et le chemin d'été habituel.

A midi, je quittais mes compagnons à Arolla pour descendre aux Haudères, tandis qu'ils se dirigeaient sur Bertol et Zermatt. Nous ne regrettons certes pas d'avoir parcouru dans l'ardeur méridienne le bois enchanteur d'Arolla, où le gibier s'en donnait à cœur joie — et pourtant c'est une grosse perte de niveau pour celui qui se rend à Bertol et veut rallier la Haute-Route. C'est pourquoi je conseillerai aux skieurs de rester sur les hauteurs et de passer de la cabane des Dix à Chanrion par les cols de Seilon, du Mont Rouge et de Lyrerose : c'est une toute petite journée — vrai délassement après la traversée de la veille. L'itinéraire est le même qu'en été et il est tracé sur ma carte (route 91). En trois petites heures on doit pouvoir passer d'une cabane à l'autre sans se presser le moins du monde et ceux qui trouveraient l'étape par trop courte, peuvent corser le programme en escaladant la Ruinette depuis le Col du Mont Rouge.

Trois jours pour aller à Chanrion : c'est beaucoup, direz-vous — alors qu'on y parvient en un jour et demi par la vallée. Oui, mais si ma variante double le trajet, la beauté des paysages est certainement décuplée et le danger réduit au minimum. N'est-ce pas là le principal ? Au lieu de suivre le cañon glacé de la vallée de Bagnes, vous aurez visité deux cabanes, traversé six ou sept cols, parcouru six glaciers, gravi un ou deux sommets (parmi les belvédères les plus réputés)

et vous ne regretterez certes pas d'avoir allongé la course, pas plus qu'on ne regrette d'avoir fait durer un plaisir... Trois jours donc jusqu'à Chanrion. Après la troisième journée, si courte qu'elle équivaut à une journée de repos, rien ne vous empêche, si vous êtes pressé, d'arriver à Zermatt le soir du quatrième.

A ceux qui seraient *très* pressés, il reste encore la ressource d'une autre variante, évitant également la descente à Arolla. Voici l'itinéraire en quelques lignes: de la cabane des Dix, monter au Pigne d'Arolla (3801 m) par le glacier de Tsenarefien (routes 128 et 86), puis descendre par la route 85 sur l'immense plateau du Col de Chermontane (3084 m). Le refuge Jenkins situé au Col des Vignettes est fermé; en toutes circonstances, il est préférable de poursuivre son chemin par le glacier du Mont Collon pour gagner le Col de l'Evêque (3393 m) où l'on rejoint enfin la classique Haute-Route. De là, une glissade de quelques minutes conduit au Col Collon (3130 m) où se dresse un nouveau refuge du C. A. I. (Turin), beaucoup plus grand et plus confortable que celui des Vignettes. Par sa situation, il scinde très heureusement la longue étape Chanrion-Zermatt et c'est un gîte tout indiqué pour ceux qui viennent du Pigne et se dirigent vers Zermatt <sup>1)</sup>.

Comme on le voit, les variantes sont nombreuses et toutes possibles, grâce au réseau toujours plus serré des refuges alpins. La chaîne qui sépare les vallées de Bagnes et d'Héremence constitue certainement le meilleur «pont» pour aller rejoindre la classique Haute-Route à l'endroit précis où elle devient vraiment favorable. Voici, en terminant, le programme qui me paraît le plus rationnel:

1<sup>er</sup> jour: Cabane du Mont Fort;

2<sup>e</sup> jour: Col de la Chaux-«Col de la Rionde»-Col de Severeu (ou bien: Col de Louvie-Rosablanc)-gorge de Seilon-cabane des Dix;

3<sup>e</sup> jour: à Chanrion ou à la cabane du Col Collon;

4<sup>e</sup> jour: à Schönbühl ou Zermatt.

\* \* \*

Marcel Kurz.

Puisqu'il s'est agi de la Rosablanc dans cet article, je ne manquerai pas l'occasion de citer sa première ascension hivernale, qui manque encore dans la statistique de Lunn. Voici ce que je trouve dans mes notes: 10 janvier 1894, première hivernale (*à pied*) par Henry Rieckel, Gustave Jacot et C. F. Robert avec Justin Bessard et François Biselx; de Fionnay en 8 heures par Severeu et le Col de Cleuson (*Alpina*, 1894, 51—2).

Il serait intéressant de savoir maintenant quels furent les *premiers skieurs* qui atteignirent ce sommet. Je ne pense pas que notre ascension du 25 janvier 1920 fut la première en ski?

<sup>1)</sup> On sait qu'en hiver, le confort de la cabane de Chanrion se réduit au strict nécessaire, à cause des contrebandiers italiens. Beaucoup de skieurs s'en plaignent et trouvent cette cabane par trop inhospitalière. Ceux qui désireraient l'éviter complètement préféreront donc traverser le Pigne et coucher au Col Collon ou bien passer des Dix à Chanrion, mais se rendre le même jour au Col Collon.



Die Furcletta Ziteil von Norden

H. Hoek